

Denis Messier

Traduction, tabou, trahison

Chacun d'entre nous, traducteur ou non, a des mots qu'il aime, des mots qu'il préfère, mais aussi des mots plus ou moins frappés d'interdit qu'il répugne à employer ; et l'idéal serait, quand il traduit, qu'il fût un peu au clair avec lui-même quant à ces « extrêmes réserves » qu'il émet ou plutôt éprouve à leur égard. On peut trouver un bon échantillonnage de ces « réserves », nullement anodines, chez Serge Jankélévitch (le père de Vladimir), qui a été l'auteur, il y a presque trois quarts de siècle, de la première traduction en français de la *Psychopathologie de la vie quotidienne* de Freud (1922, aux éditions Payot). Elles vont de la simple pudeur (au sens où on dit « avoir de ces pudeurs ») à la plus étonnante des résistances. Je me propose d'en donner ici quelques exemples – et de les soumettre à l'analyse critique –, mais, préalablement, je souhaite faire une mise au point dans le bref paragraphe qui suit.

Voulant prévenir un reproche, celui de dureté, voire d'injustice à l'égard d'un homme qui fut un précurseur et qui, à ce titre, aurait plutôt mérité un hommage, je préfère d'entrée de jeu m'en adresser moi-même un autre, celui d'anachronisme, auquel ma démarche, par nature, ne peut échapper : un texte écrit dans les années 1920 ne saurait être jugé à l'aide de critères élaborés plus de soixante-dix ans après (la psychanalyse étant à cette époque *terra incognita*, S. Jankélévitch ne disposait ni d'un modèle sur lequel il aurait pu s'appuyer, ni d'un contre-modèle qui lui aurait servi de « repoussoir », d'autant que les exigences d'alors en matière de traduction littéraire n'avaient encore donné lieu à aucun débat véritable). Par ailleurs, j'ajoute que nous avons tous lu avec grand plaisir cette première traduction, qui – chose inappréciable en ces années 1990 – présentait l'avantage de la lisibilité.

Venons-en au premier exemple. « *Motiv* » y est souvent traduit par « cause », alors qu'il s'agit très exactement du mobile. Cette option gomme le dynamisme du processus, mais plus encore le fait (dérangeant ?) qu'à la base de tout acte, il y a un mobile, pas toujours avouable, qui anime une personne. Même déplacement vers l'extérieur et même tendance à se voiler un peu la face dans la traduction du concept pourtant central de « *Fehlleistung* » : certes, le terme « acte manqué » apparaît très souvent ; mais il est parfois remplacé par celui, fort traditionnel dans le même contexte, d'« erreur ». Comme si le traducteur regimbait à intervalles réguliers contre la théorie, révolutionnaire, selon laquelle les plus grands efforts de maîtrise consciente ne font pas le poids face à la pression constante et opiniâtre de l'inconscient.

Cet aplatissage touche non seulement tel ou tel concept, mais parfois aussi tout un contenu de pensée. Là où Freud a écrit, très prudemment d'ailleurs, « Il est probable que », Jankélévitch traduit à l'occasion par « Il est possible que ». Fallait-il, par frilosité intellectuelle, supposer le public français d'alors incapable de recevoir de front une vision du monde bien peu douillette ?

À un autre endroit, c'est – à nouveau – non pas le mot, mais la pensée qui est atteinte. À la page 116 de l'édition de poche, Freud indique avec beaucoup d'honnêteté qu'un de ses actes manqués avait eu pour mobile l'irritation devant l'éventualité d'être dépossédé d'un droit de priorité en matière de découverte scientifique. Jankélévitch, estimant peut-être que la personne de Freud était intouchable, s'est arrangé pour ne pas traduire du tout ! Même crainte sacrée à l'égard d'un autre sujet tabou : la violence parfois extrême des sentiments hostiles qu'on a envers autrui, notamment quand cet autrui est une figure paternelle. Lorsque l'auteur, interprétant l'acte manqué d'un patient obligé par les vacances d'été à la fois d'interrompre sa cure alors qu'il va mal et de payer les séances, parle à son propos de « fureur secrète » envers l'analyste, Jankélévitch la passe tout simplement sous silence (p. 152). Était-elle incorrecte ?

Cette réécriture partielle et partielle du texte freudien prend parfois un tour cocasse. Plutôt que de parler comme il convient de « bénéfice secondaire de la maladie », le traducteur écrit (p. 124) qu'il s'agissait pour la personne en question d'« obtenir un congé de maladie supplémentaire ». Plus sérieusement à mesure qu'on avance dans le texte, on découvre des résistances nombreuses à certains concepts fondamentaux

de la psychanalyse. Si « *unbewusst* » est généralement traduit par « inconsciemment », il l'est au moins une fois par « sans s'en rendre compte » (p. 25), inconséquence bien paradoxale chez un homme qui a contribué à faire connaître Freud aux Français. De même, à la page 128, l'expression « hostilité inconsciente » chez l'auteur devient « hostilité interne » chez le traducteur. Comme si ce dernier n'acceptait pas totalement le caractère permanent, continu de l'inconscient.

Citons, pour terminer, une phrase qui, dans le texte original, s'énonce ainsi : « Il n'est pas difficile d'élucider cette anticipation en disant qu'elle est l'expression d'un désir » et dont la deuxième partie devient chez Jankélévitch (p. 126) : « ...qui n'est que l'expression d'un désir ». Les plus indulgents verront peut-être dans cet ajout restrictif une ambiguïté malvenue due à la maladresse. Beaucoup d'autres, jugeant qu'il révèle à la fois une méconnaissance du caractère central de ce concept et un rejet de la réalité que celui-ci désigne, n'hésiteront pas à dire qu'il y a là trahison.